



LE GRAFFITI POUR SAUVER DES VIES

L'ART S'ENGAGE CONTRE LE CORONAVIRUS AU SÉNÉGAL

Aude Leveau Mac Elhone

Ouvrage édité sous la direction de
Aude Leveau Mac Elhone

Conception graphique
Marie Herbreteau et Juliette Enfer

@fondationdapper



photo couverture
Université Cheikh
Anta Diop, Dakar,
(détail), 2020
RBS Crew : Akonga,
Freemind, MadZoo
et OB Dieme
© RBS Crew

ISBN : 978-2-915258-48-6
© Éditions Dapper, 2020
50, avenue Victor-Hugo, 75116 Paris
Tous droits réservés
(loi n° 92-597 du 1^{er} juillet 1992)
Aucune partie de cet ouvrage ne peut être traduite, adaptée ou
reproduite, de quelque manière que ce soit, sans l'autorisation de l'éditeur.

Sommaire

#introduction	5
Quelques éléments de l'histoire du graffiti au Sénégal	
Le graffiti pour améliorer la société sénégalaise	
#graffitipreventif	16
#grafferpouralerter	27
#personnelmedical	34
#interviews	41
@ati_diallo	
@doctadsg	
@madzootrk	
#collectifs	62
@doxandem_squad	
@rbscrew_sn	
@undugraff	
hors collectif	
#fondationdapper	70
Promouvoir les arts anciens et l'art contemporain de l'Afrique, des Caraïbes et de leurs diasporas	
L'auteure	
Ouvrages numériques des éditions Dapper	
#remerciements	76



Autoroute de l'Avenir, Pont Hann, Dakar, 2020
RBS Crew : King Mow, Kromagnon et Thiat
© RBS Crew

#introduction



Maternité municipale de Yeumbeul Nord, Dakar, (détail), 2020
Undu Graffiti : CharleStyles, Mbautta, O'markrak et Ounda
© Ati Diallo

2020 restera une année marquée, pour le monde entier, par la pandémie du coronavirus (Covid-19). Venu de Chine, le virus s'est rapidement propagé. Avec les milliers de déplacements internationaux quotidiens, des voyageurs, souvent asymptomatiques, ont transporté le mal invisible sur les autres continents, touchant violemment les plus vulnérables d'entre nous et obligeant les dirigeants à confiner chez elle plus de la moitié de la population mondiale.



Cette situation anxiogène ne paralyse pourtant en rien l'inspiration et la production artistiques.

La création se nourrit de cette actualité, et des artistes de tout bord expriment, sur des médiums variés, leur perception de cet événement majeur de notre époque. Parmi eux, les initiatives de *street art* se multiplient, partout dans le monde et au Sénégal.

Parfois humoristiques, pour critiquer les mesures – ou l'absence de mesures – prises par un gouvernement en place ou encore encourager à rester chez soi, ces œuvres se veulent souvent directement ou indirectement porteuses d'espoir.

La Fondation Dapper, très active au Sénégal¹, œuvre depuis plus de trente ans pour promouvoir les arts de l'Afrique et de ses diasporas. À travers ce livre numérique, elle a souhaité participer à sa manière au formidable élan des artistes graffeurs sénégalais.

1. La Fondation Dapper a été la première à présenter dans le pays, en 2012, une exposition d'envergure réunissant des œuvres d'arts anciens de l'Afrique et elle participe fréquemment aux manifestations d'art contemporain qui y ont lieu (Biennale de l'art africain contemporain de Dakar, Regards sur cours à Gorée...).

Réalisation d'un *sketch*, 2020

El Memf (RBS Crew)

© El Memf



Depuis plusieurs semaines, les membres du collectif **Radikl Bomb Shot**² (RBS Crew), du **Doxandem Squad**³ ou encore **Undu Graffiti** s'impliquent activement dans la lutte contre le coronavirus par la réalisation, sur les murs de Dakar et d'ailleurs, de graffitis informatifs et préventifs.

Cet ouvrage est également l'occasion pour la Fondation Dapper de contribuer à la reconnaissance en cours du graffiti en tant que véritable mouvement artistique. Très loin des images de vandalisme et de provocation parfois véhiculées à l'encontre des graffeurs, l'art urbain prend progressivement place dans les musées et les galeries.

Depuis quelques années, le graffiti connaît un essor mondial. Dakar est aujourd'hui l'une des villes d'Afrique de l'Ouest les plus dynamiques et prolifiques en matière de *street art*. Au Sénégal, l'information et la conscientisation des populations constituent l'essence même de cette discipline graphique, le plus souvent pratiquée en toute légalité. Cette situation s'explique en grande partie par l'histoire du graffiti sénégalais.

-
2. Collectif d'artistes graffeurs fondé en 2012 par King Mow 504, MadZoo et Krafts, et composé de près de vingt membres.
 3. Collectif d'artistes graffeurs fondé dans les années 1990 par Docta.

Quelques éléments de l'histoire du graffiti au Sénégal

Si le graffiti a, pour la première fois, été abordé comme un art en 1960⁴, ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que le mouvement du *street art* tel que nous le connaissons aujourd'hui se développe véritablement. Il se construit aux États-Unis dans un contexte de mutations et de tensions sociales multiples : l'architecture des villes se modifie et les banlieues apparaissent, de nouvelles revendications sociales émergent.

Au même moment, des peintures murales surgissent au Sénégal, précurseur des pays africains en matière d'art urbain. Le premier président du pays, le poète Léopold Sédar Senghor, finance alors la réalisation de fresques sur les façades des bâtiments administratifs et dans les nouveaux quartiers urbanisés comme HLM⁵ par les élèves de l'École des arts de Dakar, institution qu'il a créée quelques années plus tôt.

Mais c'est avec le mouvement politique et social du Set Setal, à la fin des années 1980, que l'identité du graffiti sénégalais semble véritablement se construire, concomitamment avec l'émergence du hip-hop dans le pays.

Après de violentes émeutes, dans des conditions économiques difficiles, la jeunesse, soutenue dans un second temps par l'État sénégalais, va initier un programme de nettoyage et d'embellissement de Dakar à travers la réalisation de murs peints. Littéralement, Set Setal signifie en wolof « propre » (*set*) et « rendre propre » (*setal*). Au-delà de la transformation de lieux en déshérence, l'historien Mamadou Diouf souligne que « ce double terme renvoie aussi aux notions de propreté morale face à la corruption de la classe dirigeante⁶ ».

4. Brassai, *Graffiti*, Paris, Flammarion, 2016.

5. C. Leduc-Gueye, « Du Set Setal au Festigraff : l'évolution murale de la ville de Dakar », *Cahiers de Narratologie*, n° 30, 2016, p. 4 [[en ligne](#)].

6. M. Diouf, « Fresques murales et écriture de l'histoire. Le Set Setal à Dakar », *Politique africaine*, n° 46, 1992, p. 2.



Université Cheikh Anta Diop, Dakar, (détail), 2020
RBS Crew : Akonga, Freemind, MadZoo et OB Dieme
© RBS Crew



Le graffiti n'a jamais été interdit. [...] Il est respecté au Sénégal comme un art à part entière. Nous ne sommes pas des vandales mais des artistes, et nous sommes respectés comme tels.



Docta

De nombreux jeunes engagés, notamment le collectif **Doxandem Squad** dont fait partie **Docta**, pionnier du graffiti sénégalais, investissent alors les murs de Dakar. Dans une ville où les traces de la colonisation française⁷ sont partout, ils ambitionnent de construire une ville plus proche de l'identité nationale et, plus largement, panafricaine. Les jeunes graffeurs dessinent des personnages historiques⁸ comme Leopold Sédar Senghor ou religieux tel Cheikh Amadou Bamba, fondateur de la confrérie mouride qui résista au pouvoir colonial.

Plus encore, le Set Setal, sous l'impulsion d'ONG, œuvre pour le développement de la ville en abordant des problématiques sociales et sanitaires qui constituent l'iconographie majoritaire du mouvement⁹. Dès lors, le graffiti acquiert une « fonction éducative, accompagnée d'un texte pour en imposer la lecture¹⁰ ». **Docta** analyse : « Le graffiti n'a jamais été interdit. [...] Il est respecté au Sénégal comme un art à part entière. Nous ne sommes pas des vandales mais des artistes, et nous sommes respectés comme tels¹¹. »

Le graffiti sénégalais s'est forgé sa propre identité.

7. L'indépendance du Sénégal date du 4 avril 1960.

8. Dans la lignée du Set Setal, on voit apparaître des graffitis en hommage au journaliste sportif et agent de joueurs Pape Diouf, décédé du coronavirus.

9. Étude statistique de J. Bugnicourt et A. Diallo, 1991.

10. M. Diouf, *op. cit.*, p. 12.

11. C. Leduc-Gueye, *op. cit.*, p. 19.



Pape Diouf

Quartier de Malika, Pikine, Dakar, (détail), 2020

Undu Graffiti : CharleStyles, Mbautta, O'markrak et Ounda

© Undu Graffiti

Le graffiti pour améliorer la société sénégalaise

Aujourd'hui, l'engagement des graffeurs, marqués par les fondements du Set Setal, perdure. **Ati Diallo**, manager d'artistes graffeurs, souligne ainsi que « le graffiti est très engagé socialement et spirituellement. Beaucoup d'artistes européens mettent l'accent sur leur *blaze*¹². En Afrique, le graffeur doit plutôt avoir un message fort qui doit parler à la jeunesse ou à l'État¹³ ». Les lieux investis sont également remis en état et nettoyés. Colorés, ils deviennent souvent un petit marché ou un lieu d'échanges pour la population, qui se réapproprie des zones longtemps abandonnées.

Les artistes abordent des thèmes comme l'immigration clandestine, la santé, l'environnement ou le respect des aînés.

Les graffeurs, dans la lignée de l'initiative de la caravane Graff & Santé fondée en 2008 par **Docta** pour « soigner le corps et les murs¹⁴ » en réalisant des images de prévention sanitaire (hygiène, paludisme, maladies sexuellement transmissibles...), s'engagent notamment sur des sujets de santé publique comme le blanchiment de la peau ou, aujourd'hui, le coronavirus.

Ainsi, les artistes urbains investissent l'espace public dans une vocation non seulement esthétique, mais également didactique. Afin que le message parvienne au plus grand nombre, les graffeurs s'adressent aux habitants dans leur propre milieu de vie, suscitant les échanges avec les passants. L'art vient à ceux qui ne sont pas familiers des musées, voire des écoles.

12. Le « blaze » est le pseudonyme traditionnellement choisi par chaque graffeur pour exercer son art.

13. J.-A. Essosso, « Quand le graffiti ajoute de la couleur dans les villes africaines », *Le Monde Afrique*, 7 juillet 2015 [en ligne].

14. doctadsg.com

MadZoo, président du **RBS Crew**, souligne que, « au Sénégal, le graffiti a une grande dimension sociale et inclut totalement les populations. L'art s'adapte aux réalités locales. Ce n'est pas une bataille entre l'ordre établi et nous, c'est un travail de conscientisation. Ce n'est pas une lutte acharnée, c'est un moyen de conversation. Le graffiti est la voix du peuple¹⁵ ».

C'est ainsi qu'encouragés par **Ati Diallo**, les graffeurs du collectif **Undu Graffiti** et leurs acolytes ont pris l'initiative de peindre pour faire prendre conscience aux Sénégalais des dangers du coronavirus.

À travers leurs fresques, il s'agit d'apprendre au plus grand nombre l'importance des gestes barrières pour se protéger et protéger les autres, d'alerter sur les risques encourus par les plus fragiles et de rendre hommage aux soignants.



Quartier HLM, Dakar, 2020

Doxandem Squad : Docta et Sangue

Musique « Fagaru Ci Coronavirus », collectif Yen a Marre

© Doxandem Squad

[VOIR LA VIDÉO](#)



15. A.-M. Befoune, « Le graffiti au Sénégal, un art social et engagé », *Irawo*, 25 avril 2017 [[en ligne](#)].



Hôpital Gaspard Camara, Dakar, 2020
Doxandem Squad : Docta, Moun T et Sangue
Diablos (RBS Crew), Pacino et Sadik
© Doxandem Squad

1

#graffitipreventif



SE COUVRIR LE NEZ ET LA BOUCHE AVEC
UN MOUCHOIR À JETER POUR TOUSSER OU
ETERNUER

À l'heure où plus de la moitié de la population mondiale s'est vu imposer des mesures de confinement, le Sénégal, dont une partie de ses habitants gagne sa vie au jour le jour, souvent sans contrat de travail protecteur, ne peut pas mettre en place une interdiction d'aller et venir similaire à celle instaurée dans de nombreux pays du Nord.

Dès lors, seuls un couvre-feu et des restrictions de circulation entre les régions sont imposés. Les Sénégalais continuent majoritairement à travailler, donc à interagir et, potentiellement, à transporter le virus.

Dans ce contexte, le respect par chacun des gestes barrières constitue un réel enjeu pour ne pas être envahi par la pandémie : se laver les mains fréquemment avec du savon ou utiliser une solution hydroalcoolique, ne pas se serrer la main, rester à distance de son entourage, tousser ou éternuer dans son coude, utiliser un mouchoir à usage unique et le jeter dans une poubelle... La liste est longue et, comme le souligne¹⁶ **Akonga**, membre du collectif **RBS Crew**, les graffeurs savent s'adresser au peuple car ils en font partie, ils sont au plus proche des réalités. Selon lui, pas besoin de longs discours, ni de phrases compliquées pour endiguer le virus, il faut simplement des images pour faire comprendre à tous ce qui se passe et ce qui doit être fait, comme cela a été fait avec succès contre le virus Ebola en 2015.

Conscients de leur rôle à jouer dans la lutte contre le coronavirus, les collectifs de graffeurs, qui agissent dans la rue mais de plus en plus souvent lors de festivals et de manifestations culturelles¹⁷, au Sénégal comme à l'étranger, ont très rapidement mis en place une stratégie pour se consacrer pleinement à ce qui fait la puissance du graffiti en matière de communication : être un art de rue, public et accessible à tous.

16. Interview Medi1 TV Afrique, 13 avril 2020.

17. Biennale d'art contemporain africain de Dakar, Sanaafest, Last Wall Tour, Festigraff...



Maternité municipale de Yeumbeul Nord, Dakar, (détail), 2020

Undu Graffiti : CharleStyles, Mbautta, O'markrak et Ounda

© Droits réservés

Les graffeurs ont ainsi repéré des zones très visibles, largement fréquentées par la population (axes autoroutiers, écoles...), pour que leur message soit le plus impactant possible. Le temps de la pandémie, l'université Cheikh Anta Diop a, par exemple, changé de décor à l'initiative du **RBS Crew**. Après avoir réalisé, il y a quelques mois, deux fresques monumentales en hommage à l'intellectuel éponyme, les membres du collectif ont contacté les services administratifs de l'université pour leur proposer la réalisation d'un graff sur les murs extérieurs de l'établissement. En trois jours, les artistes ont égrené les mesures sanitaires à respecter. Le résultat est d'une esthétique particulièrement aboutie.

Outre le talent des artistes, la qualité des fresques naît de la capacité des graffeurs à travailler en équipe. La liste de ceux ayant réalisé le graffiti est taguée (*i.e.* signée), il s'agit d'une œuvre collective. Si tous manient le même outil – la bombe de peinture –, chacun a sa spécialité, son domaine de prédilection : l'un excelle dans le lettrage tandis qu'un autre restitue les expressions des visages à la perfection.



Poste de santé du village de Bayakh, Thiès, (détail), 2020

RBS Crew : Guiso et Daiinzo

© RBS Crew

Université Cheikh Anta Diop, Dakar, (détail), 2020
RBS Crew : Akonga, Freemind, MadZoo et OB Dieme
© Droits réservés





Quartier HLM, Dakar, 2020
Doxandem Squad : Docta et Sangue
 © Doxandem Squad

Jaune, violet, bleu... Les couleurs sont vives pour attirer le regard. **Docta** et **Sangue** du **Doxandem Squad** investissent le mur d'une habitation du quartier populaire de HLM pour enseigner les mesures barrières avec un souci du détail impressionnant. Plis et motifs des vêtements, centaines de bulles de savon, grain de la peau... on a envie de s'attarder sur l'œuvre, dont le contenu marque par la même occasion l'esprit.

Partout, une grande variété de sujets est représentée, comme pour rappeler que nous sommes tous concernés par le coronavirus, jeune ou vieux, riche ou moins riche.

Les conseils sont imagés, sans équivoque. Ainsi, tous, même ceux qui ne savent pas lire, peuvent comprendre les mesures sanitaires à respecter : ici, le détail de mains qui s'aspergent de solution hydroalcoolique ; là, un mouchoir souillé par des dessins de coronavirus démesurés ; ailleurs, un éternuement réfréné par le creux du coude.

Pour transmettre des messages sanitaires, les visuels sont indissociables des textes

Les codes du dessin animé sont parfois repris : un sujet traité avec humour marque plus vivement les esprits. Sur le mur d'une maternité du district de Yeumbeul, on peut, par exemple, observer un coronavirus humanisé qui tente de s'échapper face à deux mains qui se savonnent. Sur les graffitis, la majorité des personnages porte un masque, rappelant en filigrane le port obligatoire de celui-ci au Sénégal pour limiter les risques de transmission du virus.



Maternité municipale de Yeumbeul Nord, Dakar, (détail), 2020
Undu Graffiti : CharleStyles, Mbautta, O'markrak et Ounda
© Droits réservés

Les artistes **Docta** et **Diablos** participent au clip musical *Daan Corona*, mettant en images les recommandations chantées par Youssou Ndour, Awadi, Matador ou encore Viviane¹⁸. L'alerte, qui s'adresse à tous les milieux, toutes les populations, n'en est que renforcée.

Sur le béton, les couleurs des slogans incisifs – on peut lire *Took Len Sen Keur* (« Reste à la maison ») ou *Xeex Corona* (« Se battre contre le coronavirus ») – sont choisies avec soin pour faire ressortir les messages. Ceux-ci sont souvent réalisés selon la technique du *block letter* : les formes sont particulièrement travaillées, dans une esthétique géométrique et de grande dimension attirant le regard tout en donnant un effet de solidité au texte.

Les instructions synthétiques (« Se laver les mains avec du savon », « Tousser dans son coude »...) sont, quant à elles, taguées plus simplement. La priorité est la lisibilité.

Souvent, les artistes établissent des croquis préparatoires (*sketches*), afin de dessiner une première fois leur fresque sur le papier avant de la retranscrire sur les murs. Les zones sont délimitées avec du papier adhésif. Les couches de peintures sont ensuite superposées à la bombe pour restituer au mieux les tonalités de la peau, les ombres et les lumières. Les derniers détails sont ensuite finalisés minutieusement au pinceau.

En assistant à la réalisation d'un graffiti, on comprend à quel point le graffeur est un artiste multiple : il « graffe », mais surtout, il dessine, il peint.

Face à l'urgence de la situation, la préoccupation des graffeurs était notamment de créer au plus vite. Le collectif **RBS Crew** est majoritairement constitué de jeunes très connectés et inspirés par les milliers d'images liées à la pandémie qui s'offrent chaque jour à leurs yeux sur Internet et les réseaux sociaux.

Aussi, plutôt que de penser la fresque de l'université Cheikh Anta Diop comme une seule œuvre globale nécessitant la réalisation de croquis, les graffeurs ont conçu leurs œuvres comme plusieurs tableaux. Parfois organisés sous forme de médaillons dont le fond peut également être travaillé pour attirer l'œil, les dessins sont juxtaposés. Ce procédé leur permet de composer un graffiti à partir d'images sélectionnées directement depuis leur Smartphone et de les restituer en les combinant de façon logique. À l'ère du digital, de nouvelles façons de créer, de construire une œuvre, émergent.

Si les graffeurs sont très connectés, ayant rapidement accès aux informations et actualités liées au Covid-19, ce n'est pas le cas de toute la population.

18. [Voir les remerciements.](#)



Daan Corona (« Vaincre le corona »), 2020

Collectif d'artistes

© Studio Sankara

[VOIR LA VIDÉO](#)



Dakar, 2020

© Undu Graffiti

Musique « Sénégal Mii Sii Souf », Gaston

[VOIR LA VIDÉO](#)





Conachap-Scat Urbam, Grand Yoff, Dakar, (détail), 2020
Undu Graffiti : CharleStyles, Mbautta, O'markrak et Ounda
© Undu Graffiti

2

#grafferpouralter



Lycée des Parcelles Assainies, Dakar, (détail), 2020

RBS Crew : Freemind, MadZoo, OB Dieme, Samora, Xallima et Zeus

© RBS Crew

La majorité des graffitis dans le monde est réalisée sans autorisation. Ce mode opératoire, essence même de l'art urbain, permet aux artistes la plus grande liberté d'expression.

Au Sénégal, on peut voir des graffitis « sauvages » lors de moments clés de l'histoire du pays, par exemple au moment des élections présidentielles, mais ceux-ci ne sont généralement pas signés.

La plupart des graffeurs sénégalais agissent sur des bâtiments publics après y avoir été autorisés. Néanmoins, ces artistes ne se privent pas pour autant d'évoquer en filigrane certaines revendications sociales et politiques.

Durant la pandémie du coronavirus, ils ont ainsi tenu à mettre l'accent sur les personnes les plus fragiles et/ou démunies.

Les enfants talibés¹⁹, regroupés dans des *daaras*²⁰ et souvent mendiants, sont très exposés au risque de contamination et se trouvent dans l'impossibilité matérielle de respecter les mesures de protection adéquates. Pour alerter sur ce désastre sanitaire, le collectif **Undu Graffiti** représente des enfants talibés en pleurs. Ils sont regroupés, débraillés et sans masque. La discordance avec l'image d'un jeune Sénégalais doté d'un masque et l'air paisible est saisissante.

MadZoo souligne qu'il faut impérativement « sensibiliser par rapport à une réalité sociale : les enfants talibés seront les premiers exposés, ils vivent dehors, pas de confinement ou de couvre-feu possibles pour eux²¹ ». Pour illustrer ce propos, les graffeurs de son collectif ont puisé dans le registre de la bande dessinée.

Un enfant talibé, la mine abattue, pieds nus et vêtu de haillons, s'interroge. Une bulle indique : « Et nous dans tout cela ? » Tout est dit.

Ici encore, les artistes ont recours au contraste entre le masque porté par l'enfant des rues et la mendicité à laquelle il s'adonne, suggérée par le tristement célèbre pot de concentré de tomates vide transformé en timbale pour réceptionner quelques francs CFA, afin de marquer les esprits.

19. Étymologiquement, il s'agit d'un jeune disciple apprenant le Coran, les jeunes garçons étant traditionnellement confiés à un marabout. D'après Babacar-Pierre Seck (« Les talibés du Sénégal », *L'Afrique des idées*, 25 mai 2012 [en ligne]), qui appelle à une plus grande régulation des *daaras*, certaines dérives ont émergé depuis les années 1980, plongeant plusieurs dizaines de milliers d'enfants dans la pauvreté extrême, la mendicité et l'insalubrité.

20. Écoles coraniques.

21. « Des graffitis contre le coronavirus », *BBC News Afrique*, 2 avril 2020 [en ligne].

Sur un *sketch* publié sur les réseaux sociaux, **BK** représente également un jeune talibé. Au fond du récipient qu'il tient pour mendier, les aiguilles d'une horloge apparaissent. Cette métaphore semble rappeler que le temps presse : il faut renforcer les mesures pour protéger les enfants des rues²².



Sketch, 2020
BK (RBS Crew)
© BK

22. En complément des actions des ONG, le Sénégal a annoncé le renvoi provisoire de nombreux talibés dans leur famille et la mise en place de centres d'accueil (M. Mateso, « Sénégal : des milliers d'enfants de la rue menacés par le coronavirus », *Francetvinfo*, 18 avril 2020 [[en ligne](#)]).



Keur Mbaye Fall, Dakar, (détail), 2020

Undu Graffiti : CharleStyles, Mbautta, O'markrak et Ounda

© Undu Graffiti

“

Beaucoup de personnes ne sont pas allées à l'école, elles ont besoin de recevoir l'information autrement. [...] Un des plus grands supports de communication et d'information est le graffiti.

”

Ati Diallo

Comme en témoigne une fresque située à Cambérène, les jeunes graffeurs sont également préoccupés par le sort des anciens, qui sont les plus fragiles face au virus.

Le fond de l'œuvre est violet : impossible de manquer la fresque dans cette commune de Dakar où les tons ocre et marron dominant. Une femme d'un certain âge, visiblement affaiblie et portant un masque, est représentée dans un fauteuil roulant. Face à elle, un énorme savon et, un peu plus loin, le coronavirus. Le symbole est sans équivoque : le masque et le savon agissent comme une barrière face au virus. Le texte *Daan Corona* (« Gagner contre le coronavirus ») en *block letters* appuie le propos des artistes.

Pour aller plus loin dans la lutte contre la pandémie, les graffeurs relaient également le numéro de téléphone gratuit mis en place par les autorités sénégalaises pour accompagner et informer la population. Partout sur le territoire, l'État sans conteste peut s'appuyer sur le travail des *street artists* pour diffuser largement ses messages.

“

[...] les enfants talibés seront les premiers exposés, ils vivent dehors, pas de confinement ou de couvre-feu possible pour eux.

”

MadZoo



Cambérène, Dakar, 2020

RBS Crew : Nohine, Nourou Zaman, Xallima et Zeus

© RBS Crew

3

#personnelmedical



NUMÉRO VERT

C. 800 00 5050

SAMU: 1515

UN GRAND
MERCI AUX
CORPS SOIGNANTS

Une partie de la population est mise à l'honneur dans l'art urbain sénégalais né de la pandémie du Covid-19 : il s'agit du personnel médical et de ceux qui leur prêtent main-forte.

En effet, pour les personnes déjà infectées par le virus, les soins et/ou l'isolement sont indispensables. Le Sénégal adopte une attitude particulièrement proactive en soignant la plupart de tous ses patients à la chloroquine, en dépit des controverses sur ce médicament, et en éloignant du reste de la population les personnes infectées dans des hôtels réquisitionnés.

L'engagement du personnel médical est unanimement salué par les autorités et la population. Toutefois, comme partout dans le monde, l'admiration côtoie souvent la peur, et les soignants sont parfois rejetés²³.

Aussi, les graffitis permettent de faire passer un triple message : remercier le personnel soignant, rappeler à la population leur importance dans la société et, de façon plus pratique, informer les passants sur les numéros de téléphone à utiliser en cas de symptômes.



Hôpital Fann, Dakar, 2020

Docta



© Doxandem Squad

[VOIR LA VIDÉO](#)

23. Charlotte Idrac, « Coronavirus : au Sénégal, les soignants face au regard des autres », *Radio France Info*, 20 avril 2020 [[en ligne](#)].



Maternité municipale de Yeumbeul Nord, Dakar, (détail), 2020
Undu Graffiti : CharleStyles, Mbautta, O'markrak et Ounda
© Undu Graffiti

Ce lien entre médecine et graffiti existe depuis des années. Avec le programme Graff & Santé, les graffeurs et les médecins sénégalais vont à la rencontre des populations ayant peu accès aux soins pour prévenir et soigner. La production d'œuvres murales sur le thème du coronavirus, allée à des distributions de masques et de gel hydroalcoolique en sont clairement un dérivé. **Ati Diallo** indique qu'avec ce programme, « les graffeurs demandaient aux médecins quels étaient les messages à transmettre à la population pour les retranscrire en texte et en images sur les murs des quartiers²⁴ ». Dès lors, les graffitis constituent « le trait d'union entre le personnel médical et la population²⁵ ».

Sur les murs du lycée des Parcelles Assainies de Dakar, une femme aux cheveux naturels porte un masque de protection sur lequel on retrouve les couleurs verte, jaune et rouge figurant sur le drapeau national. À ses côtés, dans une bulle de bande dessinée ou de savon, « Un grand merci au corps soignant ». Pas de doute, elle est une allégorie de la fierté nationale. Les chercheurs et médecins sont parmi les meilleurs du continent. Sur une fresque où figure également un petit talibé, c'est une tout autre Afrique qui est donnée à voir, digne et en capacité de faire face à la pandémie par ses propres moyens.



Les graffitis constituent le trait d'union entre le personnel médical et la population.



Docta

24. Ati Diallo, entretien du 27 avril 2020.

25. Docta, entretien du 29 avril 2020.

Dans un pays où l'eau Kirène et les cubes Maggi sont peints à même les murs à des fins promotionnelles, la publicité est assez naturellement une source d'inspiration pour les graffeurs, et les deux se mêlent aisément. On retrouve sur cette représentation d'une soignante certains codes de la publicité avec, en couleurs vives, le numéro du Samu et le numéro d'information sur le Covid-19 mis en place par les autorités. Sur cette fresque particulièrement aboutie, démarche artistique et communication sont indissociables.

Peu importe le contexte sanitaire, au Sénégal, les médecins sont traditionnellement particulièrement respectés et écoutés. C'est sûrement la raison pour laquelle un artiste du collectif **Undu Graffiti** choisit la figure d'un médecin pour porter directement son message. À la manière d'une vignette de bande dessinée, le personnage indique : « Nous sommes là pour vous. Restez chez vous pour nous. » L'idée est de conscientiser la population et de lui faire comprendre que, au même titre que le personnel médical, elle a un rôle à jouer dans la lutte contre le coronavirus.

Face à toutes ces œuvres urbaines, une question se pose : que vont-elles devenir ? Par essence, le graffiti n'est pas réalisé pour durer. Il s'offre à tous, jusqu'à ce qu'un coup de pinceau, ou simplement le temps, le fasse disparaître. Pourtant, en graffant, l'artiste transforme un simple mur en véritable pan de mémoire : mémoire collective, mémoire des événements, mémoire individuelle²⁶. Si de rares graffitis sont protégés et restaurés, ils constituent l'exception. Au Sénégal, la difficulté à retrouver ceux de l'époque du Set Setal en témoigne. À son échelle, la Fondation Dapper a souhaité contribuer à la mémoire de ces œuvres éphémères.

26 *Photograffiti(ti)es d'Expressions Murales : Pierres Philosophales*, Collectif des 12 Singes, vol. 1, 2010, p. 9 [[en ligne](#)].



Lycée des Parcelles Assainies, Dakar, 2020

RBS Crew : Freemind, MadZoo, OB Dieme, Samora, Xallima et Zeus

© RBS Crew

#interviews



Hôpital Gaspard Camara, Dakar, (détail), 2020
Doxandem Squad : Docta, Moun T et Sangue
Diablos (**RBS Crew**), Pacino et Sadik
© Doxandem Squad





Spécialisé dans le domaine de l'art urbain, **Ati Diallo** est manager d'artistes graffeurs et gestionnaire de projets culturels. Il est à l'initiative des premiers graffitis sur le coronavirus à Dakar.

Ati Diallo
© Droits réservés

@ati_diallo

Comment et pourquoi t'es-tu intéressé au graffiti ?

Je suis arrivé au graffiti par la musique. Avant d'être manager d'artistes graffeurs, je l'ai été pour un groupe de rap local. Depuis mon adolescence, j'écoute beaucoup de rap sénégalais. À l'époque, Matador, membre du groupe BMG 44, était également graffeur. C'est comme cela que j'ai découvert le graffiti.

En 2011, au cours d'une formation en management culturel, j'ai fait la connaissance de **Docta**. Nous avons par la suite travaillé ensemble pour continuer à développer le **Doxandem Squad**, le Festigraff et Graff & Santé. J'y ai fait la rencontre de nombreux autres graffeurs comme **MadZoo**, **Diablos** ou encore **Guiso**, et j'ai véritablement chopé le virus du graffiti !

Depuis, mon rôle est d'apporter de l'organisation et de la structuration dans le graffiti, de mieux le faire connaître. Je suis le manager des graffeurs. Je les aide à se professionnaliser en préparant des CV artistiques. Cela a, par exemple, permis à des jeunes de participer à la Biennale internationale de l'art mural à Lille, de gagner en visibilité. Je recherche de nouveaux projets pour les artistes, qu'ils soient culturels ou publicitaires. Je fais souvent le lien entre les institutions et les artistes pour l'organisation d'expositions ou la réalisation de graffitis, par exemple pour **Docta** au Vitra Design Museum en Allemagne ou au musée Guggenheim de Bilbao.

Distribution de nourriture et de produits d'hygiène, relais des graffitis préventifs sur la Toile... Tu es très impliqué dans la lutte contre le coronavirus. Comment faire le lien entre graffiti et engagement sanitaire et social ?

Selon moi, l'un des plus grands supports de communication et d'information est le graffiti. Bien avant l'épidémie du coronavirus, avec le programme Graff & Santé, on s'est impliqués de façon concrète sur des problématiques de santé publique.

Il faut sortir de Dakar pour se rendre compte que beaucoup de personnes ne sont pas allées à l'école, qu'elles ont besoin de recevoir l'information autrement. Avec Graff & Santé, on demandait aux médecins quels étaient les messages à transmettre à la population pour les retranscrire en texte et en images sur les murs des quartiers. Par exemple, pour la prévention contre le paludisme, on dessinait des moustiques et on montrait quelqu'un qui s'en protégeait avec une moustiquaire imprégnée. L'idée était de dire aux gens de se méfier de l'anophèle. Cela a eu beaucoup d'impact.

Graff & Santé a porté et inspiré ce qui se passe aujourd'hui avec le coronavirus. Quand j'ai proposé à **Undu Graffiti** de faire des graffitis sur le sujet, c'était dans la continuité

de ce programme pour sensibiliser la population. En même temps, on distribue du gel hydroalcoolique, du savon, et on parle avec les habitants des quartiers où les graffitis sont réalisés.

Aujourd'hui, notre travail est encore plus reconnu. Ce sont même les localités qui viennent nous voir pour nous demander de venir réaliser sur leurs murs des graffitis pour lutter contre le coronavirus ! En cette période, allier graffiti et coronavirus permet aussi aux artistes de continuer à produire leur art dans une période compliquée où personne ne pense plus à la culture.

Au Sénégal, le graffiti s'est installé avec le mouvement du Set Setal. Il y a ensuite eu le mouvement Yen a Marre, lancé en 2011 par le collectif éponyme pour inciter les Sénégalais à voter, renouveler le personnel politique, lutter contre la corruption et promouvoir le civisme. Pourtant, on ne trouve pas de graffitis ou de textes liés au graffiti durant ce mouvement récent. Cette période a-t-elle été prolifique en termes de réalisation de graffitis ?

Les graffitis pendant le Set Setal ont tous disparu. À ma connaissance, il n'en reste aucun. Les artistes ont également graffé pendant le Yen a Marre. L'édition du Festigraff de 2011 a donné naissance à beaucoup de fresques évoquant les préoccupations préélectorales.

À l'entrée du tunnel de la Corniche, **Docta** avait également peint un graffiti pour porter un message de paix nationale. L'idée était d'encourager les Sénégalais à aller voter puis à rentrer chez soi en paix.

C'est vrai que les graffitis ont été effacés par le temps ou par les publicités.

Le graffiti est par essence éphémère. Comment assurer la mémoire de l'art urbain ?

Le graffiti doit et peut servir de témoin de ce qui se passe à un moment donné. La plupart des graffitis sont éphémères, mais ils sont souvent plus efficaces qu'une affiche ou une diffusion à la télévision. Aujourd'hui, on parle du coronavirus, mais une fois que l'épidémie disparaîtra, les affiches, la télévision et les supports de communication vont s'arrêter. Le graffiti restera un peu plus longtemps pour porter son message. Donc, c'est un témoin de l'Histoire.

Au Bénin, une rue du graffiti a été créée. Mais si on prend du recul sur le temps, Five Points existait aux États-Unis, et aujourd'hui qu'en reste-t-il ? Pas grand-chose...

Donc, il faut aussi protéger certains espaces. Car les cultures urbaines (danse, rap, graffiti) rassemblent la jeunesse partout dans le monde, c'est universel. Il faut essayer de réfléchir pour avoir des espaces publics, voire des quartiers entiers, dédiés aux cultures urbaines. Cela permet aussi d'embellir ces lieux publics. Je parle pour l'Afrique car, en Europe, le graffiti semble plus perçu comme du vandalisme. Au Sénégal, il est très bien accueilli ; la police n'empêche pas de graffer, elle va demander un *selfie* aux graffeurs !

Mais il faut se détacher du point de vue classique selon lequel le graffiti appartient uniquement à la rue. Il faut aller plus loin, être dans les manuels pour être enseigné aux enfants, être dans la presse pour être vu par une autre audience.

Le graffiti entre de plus en plus dans les galeries et les musées. Doit-il s'institutionnaliser ?

On ne peut pas parler de graffiti sans parler de rue, c'est son essence même d'aborder des problématiques de rue. Mais les institutions permettent une reconnaissance du travail des graffeurs, donc c'est important. Lorsqu'elles s'intéressent à ce qui se fait dans les rues, cela participe à la reconnaissance et à la professionnalisation des artistes. Cela permet aussi d'intégrer une dimension économique dans le graffiti, et donc d'avoir les moyens de progresser et d'aborder un public nouveau, plus large, tout en restant authentique, sans changer ce qu'on est.

Inviter les gens à découvrir. C'est une sorte d'échange qui permet de s'améliorer, de se professionnaliser. Et ça permet de vivre, de payer ses factures. C'est la réalité, il faut vendre pour cela. Sinon on ne peut pas continuer.

Je considère qu'aller dans les galeries ce n'est pas uniquement commercialiser son art pour vendre son âme, c'est aussi une solution pour le pérenniser. Faire des graffitis sur des toiles, c'est un moyen de constituer des gardiens de la mémoire. Cela rejoint ce que l'on vient d'évoquer.

Les graffeurs travaillent de plus en plus avec leur téléphone, par exemple pour reproduire des visages très expressifs. Penses-tu que l'étape du *sketch* sur papier va disparaître ? À l'heure du numérique, comment évolue le graffiti ?

Je pense que le numérique est surtout utilisé par pragmatisme. **Beau Graff**, par exemple, est un grand portraitiste. Il préfère utiliser directement une photo lorsqu'il réalise des graffitis mais il fait aussi des *sketches*. Le papier fait partie de l'identité du graffiti, il faut avoir des *blackbooks* et faire des *sketches*, sinon tu n'es pas graffeur. Le papier joue un rôle très important. Cela permet aussi de réinterpréter la réalité à travers le graffiti, par exemple de faire des caricatures.

Mais c'est vrai que le numérique permet d'aller plus vite, de gagner du temps. Aujourd'hui, on veut toujours aller vite.

Il y a aussi le graffiti assisté par ordinateur (GAO) qui prend de l'ampleur. Les artistes dessinent sur leur ordinateur, puis on imprime leur réalisation sur une bâche. C'est une mutation, une évolution très intéressante qui permet de faire beaucoup de choses comme des affiches, mais ça ne remplace pas le graffiti. Les gens auront toujours envie de voir les œuvres apparaître à partir de zéro, se construire. C'est ça qui est fort !

Tu es expert en art urbain. Considères-tu que le graffiti africain a des spécificités ?

En Afrique, la dimension spirituelle est très importante. Les graffeurs ont presque systématiquement un engagement social. On ne verra pas sur un mur juste le *blaze* comme on peut le voir souvent en Occident. Le plus important, ce sont l'engagement et le message.

En termes de couleurs, le graffiti africain est plus vivant que l'occidental. On adore les couleurs, le plus possible. Quand c'est coloré, cela intéresse plus les gens et cela porte le message de l'artiste. À travers les couleurs, on sent aussi l'identité de chaque graffeur, ses origines. Par exemple, **Guiso** est originaire du Fouta, il utilise beaucoup le jaune et l'orange en référence à l'argile. Un autre graffeur privilégiera le vert pour évoquer la Casamance. Au Sénégal, on est fiers de nos origines.

Il y a donc des spécificités régionales et des spécificités panafricaines. Mais en réalité, c'est le Sénégal qui a beaucoup influencé le graffiti dans le reste de l'Afrique. Les graffeurs sénégalais avaient de l'avance avec leurs graffitis spirituels et engagés, c'est une spécificité nationale qui est devenue africaine.

Beaucoup de festivals de graffitis (par exemple, le Faso Graff au Burkina Faso) ont été façonnés à Dakar.

Aussi, nos artistes sont super-rapides ! Ils travaillent vite.

Dans le contexte actuel, comment vois-tu l'avenir du graffiti ?

Au vu du rôle qu'il a joué dans la sensibilisation contre le coronavirus ici, il a un avenir radieux !

Cela a permis aux artistes de se faire connaître auprès de personnes qui ne sont pas initialement intéressées par le graffiti. Aujourd'hui, un plus large public réalise l'utilité qu'il y a à suivre le graffiti.



Ati Diallo
© Droits réservés



Considéré comme l'un des pères du graffiti africain, **Docta** utilise ce moyen d'expression depuis les années 1990. Il a notamment créé le **Doxandem Squad**, premier collectif d'artistes graffeurs sénégalais, et le Festigraff, grand festival de graffiti au Sénégal.

Docta
© Droits réservés

Tu es à l'origine du Festigraff, le premier festival de graffiti sur le continent africain. Peux-tu nous en dire un peu plus sur cette manifestation et sa création ?

Nous avons créé le Festigraff il y a dix ans. À l'époque, je recevais beaucoup de demandes de jeunes voulant apprendre le graffiti et il n'y avait aucune manifestation de ce type en Afrique.

L'idée était donc de sensibiliser et de promouvoir auprès des populations sénégalaises, puis africaines, l'art urbain, et en particulier le graffiti.

En 2009, le centre socioculturel Blaise Senghor à Colobane a accepté de mettre sa cour à ma disposition. J'ai acheté du tissu noir que j'ai fixé sur les murs et j'ai contacté les graffeurs de mon entourage pour leur demander de réaliser cette première exposition avec moi.

J'ai fait le tour des institutions, des ambassades pour les encourager à venir voir cette exposition qui a été très bien accueillie, notamment par Alban Corbier-Labasse, directeur de l'Institut français de Dakar, et par Delphine Calmettes, responsable de la galerie Le Manège. Nous avons pu organiser l'année suivante la première édition du Festigraff, en collaboration avec l'Institut français de Dakar.

L'idée était que les artistes et les créateurs puissent s'exprimer et exposer gratuitement dans le village du Festigraff que nous avons monté dans les locaux de l'Institut français. Il y a eu du *streetwear*, du *slam* ou encore de la danse pour permettre à toutes ces activités qui tournent autour des cultures urbaines d'exister, tout en mettant le graffiti au cœur du festival. Mon but était d'offrir aux artistes un lieu pour présenter leur travail ailleurs que dans la rue.

Je souhaitais également que ce festival puisse permettre aux jeunes graffeurs de se former. C'est ce que nous faisons aujourd'hui.

Aux débuts du Festigraff, j'ai beaucoup échangé avec le peintre béninois Rafiy Okefolohan. L'idée a été de mettre en place une initiation avec les jeunes béninois qui s'intéressent au graffiti. Regraff, l'enfant de Festigraff, a été lancé au Bénin, et le concept du Festigraff est aujourd'hui repris dans de nombreux pays d'Afrique. **Doxandem Squad** accompagne les organisateurs qui le souhaitent, ce qui donne naissance à d'autres festivals de graffiti sur le continent, avec leur propre nom, leur propre identité.

Au Sénégal, le Festigraff en est à sa 10^e édition. Comme je voyage beaucoup, j'ai pu lui donner une dimension internationale. J'ai pu inviter des artistes comme Mo2, légende vivante du graffiti *old school* aux États-Unis. C'est nécessaire d'avoir des parrains pour inspirer les jeunes.

La dimension spirituelle du Festigraff est aussi très importante pour moi. Chaque année, on a également un parrain spirituel : Nelson Mandela, Cheikh Anta Diop, Thomas Sankara et, pour la prochaine édition, Miriam Makeba !

Tu l'auras compris, le Festigraff permet aux graffeurs et à leurs œuvres d'être au premier plan, d'être vus par la population, mais aussi d'échanger des techniques entre artistes, de progresser.

Et concernant le Doxandem Squad ?

J'ai créé le **Doxandem Squad** en 1994. C'est la première structure de graffiti sénégalaise, avec des précurseurs comme Matador et SaïSaï. Par la suite, le **Doxandem Squad** s'est élargi aux cultures urbaines au sens large, avec des DJ, des danseurs... Mais le but est en priorité de sensibiliser avec le graffiti.

L'objectif de formation a toujours été très important pour nous. Quand les graffeurs se réunissent, ils échangent, se stimulent et progressent. Les plus expérimentés peuvent apprendre aux plus jeunes, qui développeront ensuite leur propre style. La transmission, c'est important pour moi et pour le **Doxandem Squad**. Nous sommes une vingtaine de graffeurs, et actuellement, on en est déjà à la troisième génération de jeunes en formation.

Littéralement, *Doxandem* veut dire « l'étranger » en wolof. C'est le nomade, celui en quête de connaissance et de partage. *Squad* signifie « se mettre à un endroit, prendre le temps d'apprendre et de partager avec l'autre ».

L'histoire du graffiti te cite en tant que précurseur du graffiti sénégalais, à la fin des années 1980. Quand et comment as-tu commencé à graffer ? Te souviens-tu de ton premier graffiti ?

J'ai commencé en peignant les murs de la maison de ma grand-mère qui m'y avait autorisé ! Toute ma famille m'a toujours soutenu, surtout ma mère.

J'ai été très influencé par la bande dessinée *Rahan*. Un jour, j'ai reproduit ce personnage avec son lion sur les murs de mon quartier. Ce graffiti a eu beaucoup de succès, il a été conservé pendant 12 ans, protégé par la population.

À cette époque, un des aînés de mon quartier est venu me voir et m'a parlé du Set Setal : les associations sportives et culturelles (AIC) des quartiers s'impliquaient pour améliorer le cadre de vie. Il m'a demandé de peindre le nom de l'AIC sur des murs ainsi que des personnes respectées par la population comme des footballeurs ou des marabouts.

Cette époque m'a influencé. Même si j'aime graffer librement, c'est bien aussi de demander l'autorisation, afin que les Sénégalais comprennent l'acte citoyen qu'il y a derrière, le message. Aujourd'hui, même après le Set Setal, on continue de nettoyer le

sol et les alentours avant de peindre. Il faut donner un sentiment de propreté, pas de vandalisme. Nous, les graffeurs sénégalais, on ne parle pas de nous avec notre *blaze*. Ce qu'on fait doit avoir un impact positif sur la société.

Cette démarche est aujourd'hui répandue partout en Afrique.

As-tu été influencé par des artistes, des mouvements ?

J'ai appris le graffiti tout seul, en feuilletant des magazines américains et occidentaux. Je voyais ce que faisaient les graffeurs *old school* comme Mo2, Seen, ChenTree, et cela m'inspirait. J'étais le maître et l'élève en même temps car il n'y avait personne au Sénégal pour m'apprendre. Donc, j'ai développé mon propre style. J'ai été inspiré par ma réalité, tout ce qui tourne autour de moi, l'Afrique.

Ta façon de travailler a-t-elle évolué depuis tes débuts ?

J'ai beaucoup évolué. Le monde avance, on s'adapte, mais une chose est sûre : je ne lâcherai jamais les *blackbooks*, les *sketches*. Le papier est important car cela permet d'être dans la création, de corriger ses erreurs.

Le digital est dans l'évolution des choses. Quand j'ai commencé, il y avait à peine la télévision, Internet n'existait pas. C'est une bonne chose d'utiliser les nouvelles technologies, mais il ne faut pas oublier les bases, le contact avec le papier, c'est fondamental. Ça ne disparaît pas. On peut peaufiner, développer, améliorer.

Je n'aime pas trop travailler avec une image à restituer, je ne fais pas de reproduction, je peux m'en inspirer mais je ne recopie pas les images : je dessine.

Les seules fois où je travaille avec des portraits, c'est pour rendre hommage à quelqu'un. Je l'ai fait, par exemple, pour une femme de mon entourage, très impliquée contre les violences faites aux femmes.

Mais en règle générale, il faut apporter sa touche personnelle. C'est ça l'art. Sinon c'est la facilité. On peut apprendre en recopiant mais, après, il est indispensable que chacun développe son identité, sa touche. Il faut prendre son temps, faire des recherches.

Quelle est l'importance des couleurs pour toi ?

Je ne prévois pas les couleurs avant de graffer. Je dessine mes *sketches* en noir et blanc. Ensuite, quand je fais une œuvre, les couleurs viennent d'elles-mêmes, elles s'imposent avec l'environnement. Mais naturellement, instinctivement, j'irai vers certaines couleurs pour passer un message. Par exemple, si je veux parler de vertu, de sagesse, je prendrai certainement du blanc. Chaque couleur a un impact sur les œuvres.

Tu as exposé partout au Sénégal, dans le monde entier, et tu travailles aussi bien dans la rue que pour des institutions. Le graffiti doit-il rester un art de rue ou s'institutionnaliser ? Qu'en penses-tu ?

Le graffiti ne doit pas se limiter à un seul support, il doit être partout, dans tous les lieux et sur tous les supports – T-shirts, chaussures, tableaux... – pour le partager au maximum. Cependant, je ne me fais pas conditionner, donc je ne peux pas être institutionnalisé car le graffiti est libre d'expression. Les graffeurs sont libres par nature.

Tu es engagé depuis de longues années dans la prévention sanitaire au Sénégal avec Graff & Santé. Aborder le sujet du coronavirus à travers tes graffitis est-il différent des autres combats que tu mènes (hygiène, paludisme, maladies sexuellement transmissibles...) ?

Graff & Santé est un programme qui permet d'aller dans les zones les plus reculées du Sénégal pour sensibiliser la population à des sujets de santé comme le paludisme, le sida, la tuberculose... Nous avons été accompagnés par le docteur Diop, aujourd'hui décédé, qui a apporté une formidable énergie au projet.

Ce qu'on fait en ce moment pour le coronavirus, c'est un dérivé de Graff & Santé. Nous, les graffeurs, nous ne sommes pas des médecins mais nous nous battons avec eux, nous sommes le trait d'union entre le personnel médical et la population. On essaie de faire en sorte que les gens respectent les gestes barrières : éviter de partager des tasses de thé comme on a l'habitude de le faire, ne plus se rassembler... Il faut être sur le qui-vive jusqu'à ce que la pandémie disparaisse.

Pour beaucoup, la santé est devenue un luxe, et les populations en subissent les conséquences. Le graffiti permet de faire de la prévention, de réduire les risques sanitaires. J'ai toujours été touché par le fait que, quand on arrive dans un hôpital, il n'est pas rare qu'avant d'être soigné on nous demande si on a de l'argent.

Graff & Santé permet de rapprocher les médecins et le peuple parfois mis à distance par l'argent. Les conseils médicaux graffés sur les murs des zones reculées du Sénégal permettent de sensibiliser les gens et leur évitent d'aller à l'hôpital.

Pour la prévention contre le coronavirus, comme pour les autres graffitis sur le thème de la santé, je place mes images dans un environnement bien précis. Le cadre est important pour permettre à la population de comprendre le message. Chez eux ou dans la rue, les gens doivent penser en permanence à respecter les mesures barrières. J'ai notamment travaillé sur ces sujets avec **Diablos** de **RBS Crew** et **Sangue**.

Mon prochain graffiti sera dans le quartier de la Médina. J'y habite et je constate qu'en cette période de ramadan associée au couvre-feu mis en place par le gouvernement il y a des regroupements dangereux. Il faut éviter que les gens s'entassent pour acheter

leur pain. Je vais faire une fresque sur le sujet. Je distribue également des masques qui sont faits par les tailleurs de mon quartier.

Y a-t-il une collaboration qui t'a marqué ?

Ce qui me touche, c'est quand un jeune me dit qu'il veut être comme moi, faire du graffiti. J'encourage les jeunes à faire des recherches, à construire leur propre identité. Je suis aussi marqué par les rencontres avec les jeunes qui veulent développer des Festigraffs ailleurs en Afrique. Mon objectif que le graffiti se répande en Afrique et se forge son identité se réalise, et cela me fait chaud au cœur.

Artistiquement, ma rencontre avec le graffeur Mo2 a été aussi très importante. On est devenus amis, alors que c'est quelqu'un que j'ai suivi depuis mes débuts et qui m'a inspiré. De même, la rencontre avec Reffa One qui est le fondateur de l'AeroSoul festival.

Il y a aussi les échanges avec le rappeur et graffeur togolais Semi que j'ai rencontré au Bénin. On travaille sur beaucoup de projets ensemble, il conçoit la plupart des affiches du Festigraff, et on a construit une grande amitié.

Et puis mon amitié avec le rappeur et graffeur Matador.

Quels sont tes projets ?

Là, on travaille avec toute l'équipe sur le report du Festigraff de cette année, à cause du coronavirus. On réfléchit aussi à l'évolution de Graff & Santé.

Je suis aussi sur le projet Graffiti Kamgam Academy, une structure pour former des graffeurs en graffiti, et notamment digital. Je forme déjà les jeunes depuis longtemps, mais je voudrais l'institutionnaliser.

Enfin, PasserElles, un projet 100 % féminin géré par Awa, pour mettre la femme au premier plan dans le graffiti.



Docta

Quartier HLM, Dakar, (détail) 2020

Doxandem Squad : Docta et Sangue

© Doxandem Squad



MadZoo est un artiste appartenant à la nouvelle génération de graffeurs sénégalais. Président et l'un des membres fondateurs du collectif **RBS Crew**, il a également créé le festival du graffiti sénégalais décentralisé : le Last Wall Tour.

MadZoo
© Droits réservés

Parle-nous de la création du RBS Crew ?

J'ai fondé le collectif Radikl Bomb Shot (**RBS**) en 2012 avec **King Mow** et **Krafts**. Nous sommes trois anciens du **Doxandem Squad**, avec lequel on a participé aux débuts du Festigraff et de Graff & Santé.

À la base, **RBS** était une bande d'amis partageant les mêmes idéaux et ayant envie de créer une nouvelle dynamique dans le monde du graffiti. On a avant tout voulu peindre ensemble et échanger sur nos idées.

Notre idéologie commune, au départ, c'est la culture hip-hop. On a rapidement évolué vers un certain afrocentrisme. Plus on avançait dans notre démarche, plus on se découvrait en tant qu'artistes africains. On a, par exemple, été inspirés par Nina Simone. Être artiste, c'est avoir des devoirs et des responsabilités vis-à-vis des messages que l'on porte. Les valeurs de connaissance et de méritocratie ainsi que la spiritualité africaine sont très importantes pour nous.

Progressivement, d'autres graffeurs nous ont rejoints, et nous nous sommes construits en tant que véritable mouvement en train de devenir panafricain. On est une vingtaine.

On a choisi notre nom de façon spontanée, en échangeant par textos. **King Mow** a pensé que des initiales étaient bien adaptées car cela fait partie des codes du graffiti. **RBS**, c'est simple mais cela cache un sens plus profond :

- **Radikl**, pour évoquer une sorte de révolution dans notre art et manifester notre envie de changer les choses, mais écrit de façon hip-hop – pas comme on l'écrit à l'école – avec un K pour *knowledge* (« le savoir », en anglais) et un L pour *leer* (« la lumière », en wolof) pour la lumière qui guide notre travail, la racine de toute action ;
- **Bomb**, c'est notre outil de travail, qui représente le graffiti ;
- **Shot**, c'est un projectile, une destination, c'est là où on veut amener notre message, préparer le terrain pour les générations à venir.

Quand et comment as-tu commencé à graffer ?

J'ai toujours eu la passion de l'art. Dès l'âge de 7 ans, je faisais des dessins et je voulais être artiste. Cela inquiétait un peu ma mère mais mon père avait compris que je ne pensais qu'à bricoler et dessiner seul, que je n'étais pas comme les autres jeunes. J'étais dans mon univers.

J'ai commencé par faire des bandes dessinées, puis, en 2004, j'ai rencontré **BK**, qui est originaire de mon quartier. C'est un membre fondateur du collectif **Miserable Graff**,

un *old school*. À l'époque, je lui demandais de me montrer comment écrire mon nom façon graffiti, et c'est ainsi que j'ai commencé à aimer cela. Il m'a initié au *street art* et m'a appris les bases du graffiti.

Comment procèdes-tu avec ton *crew* pour la création d'une œuvre ?

À titre personnel, j'ai pris l'habitude de graffer directement.

Bien sûr, je fais des *sketches* sur papier, mais souvent ça reste sur le papier. Sur le mur, j'aime mieux créer directement et selon mon humeur du moment, sans me laisser guider par un travail préalable.

En revanche, quand on travaille tous ensemble, on s'organise différemment pour qu'il y ait une cohésion. Dans ce cas, il faut souvent réaliser un travail préalable sur le papier.

En cette période de coronavirus, évoquer la pandémie est une priorité, mais habituellement, comment sont choisis les thèmes ?

L'idée de sensibiliser avec le graffiti a été celle d'**Ati Diallo**, avec le collectif **Undu Graffiti**.

Au même moment, **RBS** avait un projet artistique sur les murs de l'université Cheikh Anta Diop. À la demande de l'établissement, on a évolué vers un autre projet pour aider à sensibiliser les passants sur le coronavirus. C'est **Akonga** et **Freemind** qui ont supervisé ce graffiti.

De cette première fresque est née notre implication face au coronavirus. Devant les nombreuses réactions positives, on a eu envie de reproduire ce type d'initiative. Cela a donné naissance à d'autres fresques un peu partout.

En général, on choisit nos thèmes par rapport à l'actualité. Ce sont parfois des sessions *freestyle* où chacun s'exprime selon son état du moment ou sa vision des choses, mais dans les faits, on se retrouve souvent autour d'une même dynamique parce qu'on est tout le temps ensemble et qu'on est marqués par l'actualité.

Quelle est, en général, la réaction des populations ?

Vraiment, les réactions sont très positives. Les populations sont heureuses de voir leur décor urbain changer, prendre des couleurs. Bien avant de comprendre le message qui est porté, les habitants aiment ce qu'ils voient ; c'est l'esthétique qui attire leur attention. Ils viennent nous proposer des boissons fraîches quand on travaille sous le soleil, et même des repas !

Dès qu'on commence à peindre, les gens viennent nous demander ce qu'on fait, alors on leur explique. Une fois qu'il y a le slogan en wolof et les images, le message est clair.

Les réactions sont aussi très positives quand on partage nos réalisations sur les réseaux sociaux.

Tu as créé le Last Wall Tour, festival du graffiti décentralisé, pour faire sortir le graffiti de Dakar et qu'il soit véritablement accessible à tous. Peux-tu nous en dire plus sur ce festival ? Comment t'est venue l'idée de le créer ?

Avec **RBS**, on voulait du changement, une nouvelle dynamique. Aller plus loin que Dakar et sa région. On a souhaité faire un festival dans des zones très reculées, là où il y a forcément des jeunes qui n'ont pas accès au graffiti. Leur seul moyen de l'apprendre, c'est Internet, mais ce n'est pas concret pour eux.

Le Last Wall Tour, c'est l'idée du dernier mur, c'est-à-dire l'apothéose de l'année. C'est permettre à chacun de montrer son niveau en graffiti, c'est donner leur chance à des jeunes, ceux qui ne sont pas de Dakar, de devenir graffeurs professionnels. Ce dernier mur nous rassemble tous.

Avec le **RBS**, on a monté la première édition très rapidement, en un mois. Ce projet m'a vraiment porté. On a voulu travailler dans la rupture, s'autofinancer. Les membres du **RBS Crew** se sont cotisés. Nous avons fait la première édition à Thiès, dans une zone pas trop reculée pour débiter. Cinq années durant, on a organisé ce festival avec nos fonds propres. Par la suite, des partenaires nous ont accompagnés financièrement ou logistiquement.

En tant qu'afrocentristes, on préconise l'autodétermination, on fait les choses par nous-mêmes pour faire évoluer la société.

Quelles sont tes principales sources d'inspiration ?

L'humain de manière générale m'inspire. J'ai fait des études de philosophie à l'université, et je suis de nature curieuse et observatrice. La politique et l'art mais surtout la spiritualité africaine et la religion me parlent.

Les échanges avec le *crew* et l'afrocentrisme dans ses différents démembrements sont aussi de grandes sources d'inspiration.

Souvent, chaque membre donne des idées, fait des propositions pour les prochains graffitis, et c'est adopté en conclave.

Après, chaque graffeur a sa propre technique, son identité et son besoin d'exprimer ce qu'il ressent à sa manière. Certains le font par le portrait, d'autres ont recours à l'art digital comme **King Mow**. Il y a aussi l'afropunk ou la bande dessinée pour **Akonga**. Ou encore **Diablos** qui s'exprime plus par les symboles et l'écriture. Au sein du *crew*, chacun peut s'exprimer comme il le ressent.

Un autre art te touche particulièrement ?

La peinture est ce qui me touche le plus. Mon tableau, ma toile, c'est le mur.

La bande dessinée que je pratique et l'art digital sont également importants pour moi.

Même si je ne suis pas musicien, le rap et le hip-hop, qui sont très liés au graffiti, sont un moteur. La musique fait partie de l'univers des graffeurs. Quand on crée, on met de la musique, ça nous connecte et ça nous met dans une bulle. Personnellement, je ne peux pas créer sans avoir de la musique dans les oreilles.

Avec les rappeurs, on échange beaucoup, on s'enrichit mutuellement en discutant d'un nouvel album par exemple, et inversement.

En cette période un peu compliquée, comment vois-tu l'avenir des graffeurs dans ton pays ?

Aujourd'hui, il y a un grand enthousiasme pour le graffiti, et les graffeurs s'organisent plus, s'entraident plus. Il y a un vrai respect mutuel, on travaille ensemble. On arrive à s'organiser en tant qu'entreprise et on va vers plus de professionnalisation.

Il faut aussi penser à se documenter. Penser à laisser sa trace. Avec le temps, les graffitis disparaissent, mais grâce à Internet, aux réseaux sociaux, les œuvres restent. Pour les générations futures et afin que **RBS** continue, la documentation, les livres et le travail d'archives sont importants. Cela permet la transmission.

Quels sont les futurs projets de RBS Crew ?

RBS Crew veut avant tout se structurer de plus en plus, avoir ses propres locaux. On veut diffuser au maximum nos graffitis et nos messages, ouvrir une boutique d'articles de graff aussi.

Sur le plan artistique, cette année, il y a beaucoup d'incertitudes avec le coronavirus. On va organiser des *jam sessions* pour peindre en groupe après le ramadan.

Nous avons été contactés par des ONG pour sensibiliser au coronavirus. Donc, dans l'immédiat, notre priorité est de faire fructifier cette énergie de sensibilisation collective.



MadZoo

Siège de l'Organisation des Nations Unies (ONU), Dakar, (détail), 2020

RBS Crew : Beau Gruff, MadZoo et Xallima

© RBS Crew

#collectifs

*Seuls sont mentionnés
les artistes dont les oeuvres
figurent dans cet ouvrage,
par conséquent, les collectifs
ne sont pas au complet.*



@doxandem_squad

Créé en 1994 par **Docta**, le **Doxandem Squad** est le premier collectif de graffeurs au Sénégal. Il compte une quinzaine d'artistes.

Doxandem signifie « le nomade » en wolof, celui en quête de partage et de connaissance. L'association éponyme a pour objectif de mieux faire connaître le graffiti et les cultures urbaines au Sénégal et plus largement sur le continent africain.

Doxandem Squad est à l'origine du Festigraff, festival international de graffiti en Afrique, qui accueille chaque année des graffeurs du Sénégal et du monde entier.

Le collectif a également créé la caravane Graff & Santé pour favoriser la prévention sanitaire et médicale auprès des populations sénégalaises qui ont un faible accès aux soins.

Depuis sa formation, le **Doxandem Squad** a accompagné des graffeurs de nombreux autres pays africains dans la création de leur propre festival du graffiti.

 [@doxandem_squad](https://www.instagram.com/doxandem_squad)

 [DoxandemSquad](https://www.facebook.com/DoxandemSquad)

 doctadsg.com



[@doctadsg](https://www.instagram.com/doctadsg)



[@sange.07](https://www.instagram.com/sange.07)

@rbscrew_sn

RBS Crew* a été fondé en 2012 par **King Mow 504**, **MadZoo** et **Krafts** dans un désir commun d'innover et de continuer à porter des messages forts en philosophie et en bienveillance. Il compte une vingtaine de graffeurs, majoritairement sénégalais. Son nom est composé d'une combinaison des termes *radical*, *knowledge* (« des savoirs » en anglais), *leer* (« lumière » en wolof), d'une référence à leur outil, la bombe aérosol, et de *shot* (« projectile » en anglais) qui symbolise l'action, le fait d'atteindre ses objectifs.

Le collectif est à l'initiative du Last Wall Tour, festival créé pour délocaliser le graffiti sénégalais dans les régions et toucher les jeunes des zones reculées. En 2018, deux de ses membres, **Beau Graff** et **Guiso**, ont collaboré avec la Fondation Dapper dans le cadre du OFF de Dapper organisé pendant la Biennale de l'art contemporain de Dakar. Dans le cadre d'une exposition collective, ils ont réalisé sur l'île de Gorée un graffiti pour sensibiliser la population à l'immigration clandestine et ses dangers.

**The Radikl Bomb Shot Crew*

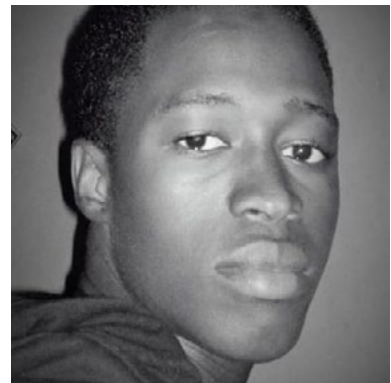
 @rbscrew_sn

 RadiklBombShot

 rbscrew.com



@akonga_rbs



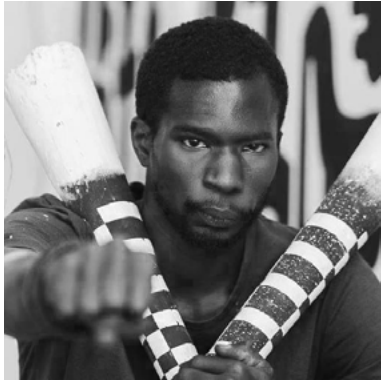
@bk_rbs



@beau.graff



@daiinzo_rbs



@rbsdiablos



@freemind_rbs

@rbscrew_sn / suite



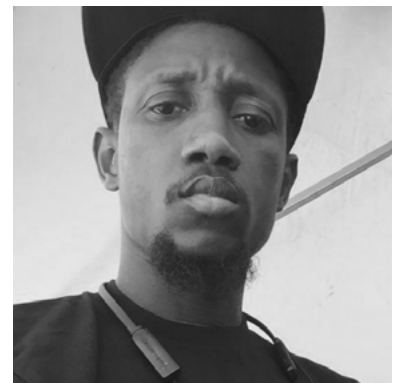
@elmemf



@kroo_one



@madzootrk



@mow504



@guiso_foutanke



@nooh_a._s

[@rbscrew_sn](#) / suite



[@zeus_dsign](#)



[@nourouzaman](#)



[@miremadiamanka](#)



[@ob_dieme](#)



[@xallimaria](#)



[@samoramendy](#)

@undugraff

Undu Graffiti est le dernier-né des collectifs de graffiti sénégalais.

Il a été créé en 2018 par **Mbautta**, qui en est également le directeur artistique, **CharleStyles**, **Ounda** et **O'markrak**, quatre artistes graffeurs qui ont graffé dans le **Doxandem Squad** et sont également dessinateurs professionnels.

Undu signifie « grand chat » en wolof. C'est celui qui a de l'expérience dans la vie, qui maîtrise la rue. Le chat est aussi un symbole d'intelligence dans la culture wolof. Undu est le surnom que les habitants du quartier ont donné à ces jeunes graffeurs et qui est naturellement devenu le nom de leur *crew*.

Undu Graffiti se spécialise dans le *freestyle* : les graffeurs créent en direct, sous les yeux des spectateurs. Ils ont notamment réalisé des performances *live* lors de concerts d'artistes internationaux (M.O.P., Médine, Onyx).

Ce sont les premiers graffeurs sénégalais à avoir réalisé, sous l'impulsion d'**Ati Diallo**, des graffitis pour sensibiliser la population aux dangers du coronavirus.

 @undugraff

 oundugraffiti



@CharleStyles



@mbautta_can



@ounda_oundou



@omarkrak

hors collectif



Sadik



[@pacino_graff](#)

#fondationdapper



Exposition Vivre ! Photographies de la résilience, Gorée, 2019
Photo : Zara Samiry, série « My Taboo Child », 2015
© Archives Fondation Dapper - Photo Aude Leveau

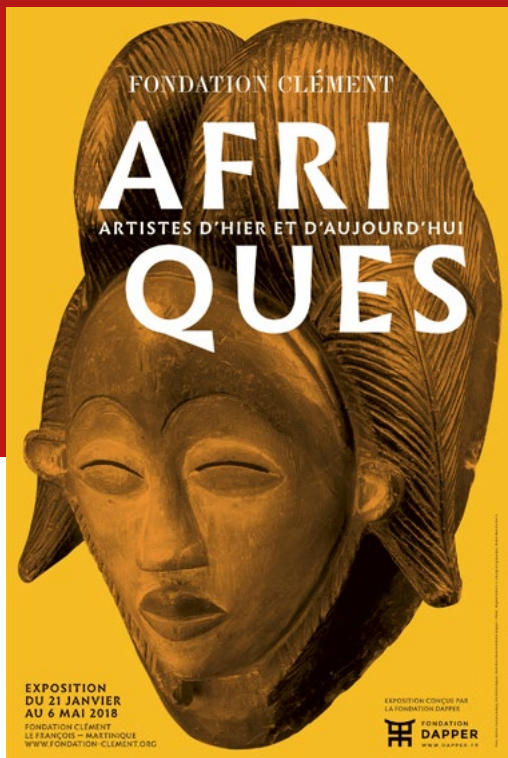


Exposition *Chefs-d'œuvre d'Afrique*, Paris, 2015-2017
 © Archives Fondation Dapper - Photo Aurélie Leveau

Promouvoir les arts anciens et l'art contemporain de l'Afrique, des Caraïbes et de leurs diasporas

Depuis 1986, la Fondation Dapper, reconnue d'utilité publique et à but non lucratif, a conçu et présenté près de cinquante expositions. Les publics divers ont pu découvrir ou redécouvrir des masques, des statues, des statuettes et des objets du quotidien issus des plus grandes collections d'arts anciens, dont fait partie celle de Dapper, ainsi que les réalisations d'artistes contemporains tels que Barthélémy Toguo, Ousmane Sow, Wilfredo Lam, Chéri Samba, Joana Choumali ou encore Samuel Fosso.

La Fondation Dapper a organisé dès 2012 des expositions hors les murs au Sénégal. Afin de sensibiliser son nouveau public en Afrique et dans les Caraïbes, l'institution a décidé de devenir nomade en 2017. Elle a ainsi présenté des expositions d'envergure en 2018 : *Afriques. Artistes d'hier et d'aujourd'hui* à la Fondation Clément, en Martinique, et deux manifestations à la Biennale de Dakar. À cette occasion, la Fondation Dapper avait notamment organisé une résidence où **Beau Graff** et **Guiso**, deux graffeurs du collectif **RBS Crew**, avaient réalisé un graffiti pour sensibiliser la population à l'immigration clandestine et ses dangers.



En 2019, la fondation a présenté sur l'île de Gorée (Sénégal) *Vivre !*, une exposition collective de photographies sur le thème de la résilience. En parallèle, la Fondation Dapper continue à soutenir le travail de ses pairs, partout dans le monde, en prêtant les objets de sa collection à des institutions.



Exposition *Vivre ! Photographies de la résilience*, Gorée (Sénégal), 2019
© Archives Fondation Dapper - Photo Sophie Mann



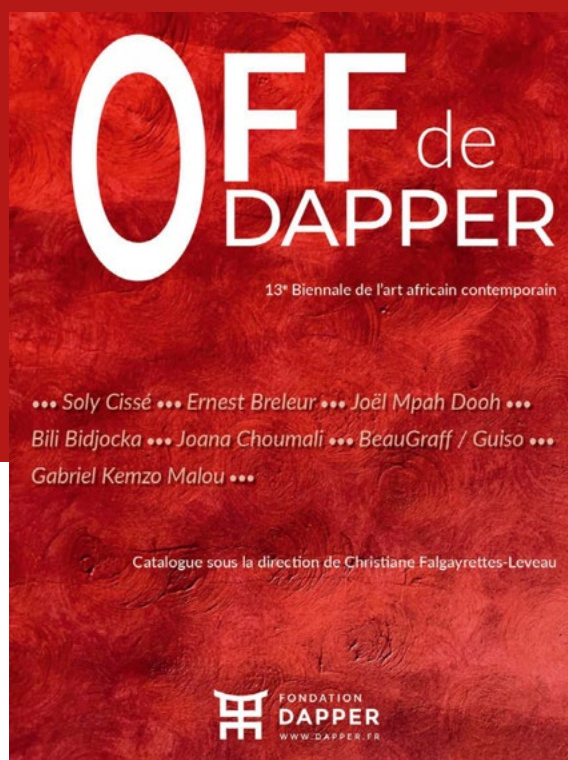
© Aurélie Leveau

L'auteure

Aude Leveau Mac Elhone participe à l'organisation des expositions de la Fondation Dapper, principalement au Sénégal. En 2018, elle a notamment contribué à la mise en œuvre d'une résidence artistique de graffeurs lors de la biennale d'art contemporain africain Dak'Art.

En 2019, elle a été co-commissaire de l'exposition *Vivre ! Photographies de la résilience* sur l'île de Gorée.

Aude est également secrétaire générale de la Fondation Dapper.



Ouvrages numériques des éditions Dapper

Éditrice de livres d'art depuis plus de trente ans, la Fondation Dapper a souhaité, par la publication de livres d'arts numériques gratuits, rendre l'art et la culture plus accessibles. Ces *e-books* sont disponibles en libre téléchargement sur son site Internet. Cette nouvelle offre se situe dans la continuité des actions que la fondation mène depuis de nombreuses années pour la promotion des arts de l'Afrique et de ses diasporas, tout en initiant une démarche nouvelle.

[Vivre ! Photographies de la résilience](#)

Aude Leveau et Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, 2019

[OFF de Dapper](#)

Christiane Falgayrettes-Leveau, Paris, 2018

#remerciements

Ma reconnaissance va à **Ati Diallo, Docta** et **MadZoo**. À travers nos échanges, ils ont contribué à restituer l'histoire du graffiti sénégalais et expliqué leur démarche qui, j'en suis certaine, en éclairera plus d'un aujourd'hui, mais surtout demain.

Merci à **Mbautta, MadZoo** et **Docta** d'avoir partagé avec nous certains visuels et vidéos figurant dans cet ouvrage. Merci à Sophie Diallo, **Guiso** et **Mbautta** pour leur aide dans la réalisation de ce *e-book*.

En ces temps où la santé est au cœur de nos préoccupations, mes remerciements vont à tous ces artistes graffeurs qui attirent notre regard. Au-delà du message de prévention sanitaire indispensable, ils donnent à voir une scène artistique sénégalaise dynamique, positive et militante. Que soient remerciés les membres des collectifs **Doxandem Squad, RBS Crew** et **Undu Graffiti** pour leurs créations engagées, plus particulièrement :

Akonga	Guiso	Ounda
Beau Graff	King Mow	Pacino
BK	Kromagnon	Sadik
CharleStyles	MadZoo	Samora
Daiinzo	Mbautta	Sangue
Diablos	Nohine	Thiat
Docta	Nourou Zaman	Xallima
El Memf	OB Dieme	Zeus
Freemind	O'markrak	

dont les œuvres figurent dans cet ouvrage.

Ma profonde reconnaissance envers l'œil et l'esprit avisés de Christiane Falgayrettes Leveau. Nos nombreux échanges tout au long de la réalisation de ce projet ont beaucoup apporté à ce livre.

Un merci tout particulier à Marie Herbreteau et Juliette Enfer pour la conception graphique de la maquette.

Merci à Franz-Arthur Mac Elhone pour ses conseils et relectures, à Sylvie Gauthier pour la correction des textes, à Hélène Abella et à Sylvie Gonçalves pour leur aide dans la préparation du lancement du livre.

Un grand merci à Awadi et à Youssou Ndour d'avoir permis que nous puissions transmettre en vidéo le clip *Daan Corona*. Notre reconnaissance va notamment à tous les autres artistes qui y ont participé : Baxaw, Pape Birahim, Ngaaka Blinde, Ndongo D., Korka Dieng, Idrissa Diop, DIP Doundou Guiss, Fou Malade, Clayton Hamilton, Matador, Moonaya, OMG, Samba Peuzzi, Simon, Duggy Tee, Mamy Victory, Viviane et Xuman, ainsi qu'au Studio Sankara, à Ben Aflow et à Abdou Ba. Je suis reconnaissante, par ailleurs, à Michelle Lahana et à Béatrice Soulé pour l'aide qu'elles nous ont apportée.

Je remercie également le collectif Yen a Marre d'avoir posé sa voix sur la vidéo du **Doxandem Squad** avec la chanson « Fagaru Ci Coronavirus » ainsi que Gaston pour la chanson Sénégal Mii Sii Souf reprise dans la vidéo de **Undu Graffiti**. Merci à tous ceux qui ont participé à la réalisation des vidéos et des photos qui figurent dans ce *e-book*.

